

O (Honoré d'O)
Published in *Flux News*,
issue 83, p. 12-13
October 2020



Parfois, lorsqu'on marche solitairement, une pensée nous accompagne. On l'examine sous tous les angles, même les plus vains. Il peut s'agir d'une simple phrase qui a force d'être répétée dans le pour intérieur, perd même une partie de sa signification, pour devenir de glace, de cristal, musicale…

Un dimanche, marchant le long de la Lys à Gand : « …s'il fallait n'en retenir qu'une… ». Il n'y a pas de *Grosse Feste*, cette année. Elles ont été annulées pour les raisons que vous savez. Des badauds traînent dans le centre malgré tout. On fait du canoë sur le cours d'eau, en plein centre-ville. Dans ces engins, au moins, on ne risque pas de se toucher. Les canards vont leur chemin, se laissant à peine déconcentrer, traçant dans l'eau verte leur sillon : « s'il fallait n'en retenir qu'une… »

S'il fallait ne retenir qu'une exposition ayant eu lieu en ces temps de ténébrés, tels que les identifié Joe Biden, candidat à l'élection présidentielle américaine de novembre prochain – au moins qu'il ne faille le nommer candidat à l'événement présidentielle. S'il fallait n'en retenir qu'un, s'il fallait n'en retenir qu'une… S'il fallait n'être qu'une personne dans le grand magasin… S'il fallait ne retenir qu'une exposition, là où du reste, il y en eut peu, ces derniers mois, ce serait sans aucun doute…

… ce serait sans aucun doute ce qu'Honoré O' vient de sortir de son chapeau ! Dans l'Église Saint-Jacques de Gand ! Une splendide exposition que vous aurez peut-être encore la chance de voir avant la tenue de l'événement présidentielle, avant la fin de cette époque de ténébrés.

Et ce serait pas mal d'aller la voir avant la fin des ténébrés, cette seule exposition, cette exposition dont vous vous dites solitairement, que s'il ne devait y en avoir qu'une, assurément, ce serait celle-là. Car, justement, c'est une exposition qui résume, condense, rend posthume ces ténébrés que nous vivons, que nous venons de vivre, que nous avons vécu, en espérant qu'il vienne, qu'il vienne, le temps d'après dont on s'opresse.

C'est l'éclair qui zèbre le ciel. C'est le coup de force, l'exposition qu'un artiste devait faire tôt ou tard sur ces mois vécus dont on ne semble pouvoir s'extirper. La voie réalisée cette exposition expliquant ce qui se passe, s'est passée. Elle devait venir tôt ou tard et la voici inscrite entre le tôt et le tard. Et on s'abreuve à cette exposition comme la bête assoiffée va à l'eau de l'oasis. On la voit à grandes lampées, s'agenouillant devant elle. On tremp le musée dans l'eau froide, ému d'avoir trouvé où se recueillir en cette époque de lancinant accablement.

On aurait tort d'oublier Honoré O'. Il n'est pas si âgé, mais comme ce seigneur, en tout honneur, à déjà eu le pavillon belge à la Biennale de Venise, et d'autres faits d'armes en Belgique et à l'international (quoique pas exact, selon nous, au vu du génie dont il est question ici), il ya a ce réflexe de le considérer comme une sorte de retraité doré, de réserviste de luxe, de Lionel Messi sur le départ…

Mais ce serait faire une erreur, car le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat ! Il faut bien observer la création, la créativité d'Honoré O', car on y trouve une fameuse formule magique, une soufflante expression de ce que peut être l'art plastique en notre début de vingt-et-unième siècle. Ce qu'il y a de bluffant et là, c'est le fertile rapport qu'il établit entre forme et concept. Au final, on a beau en faire le tour, réviser tout son petit vingtième siècle, c'est un peu ça les arts plastiques : la forme et le concept. Au premier regard, l'art d'Honoré O' peut sembler pencher abondamment du côté de la forme. C'est un des artistes pratiquant l'installation le plus prolifique que la Belgique ait connu dans son histoire. Spécifiquement dans le genre de l'installation baroque à la Jason Rhoades, avec des matériaux dans tous les sens. Avec des formes et des couleurs. Il y a une profusion, une joliesse Tuerlinck dans sa catégorie. A priori, on aurait également pu penser à Michel François dans ce champ-là mais celui-ci s'est arrêté à l'adolescence de l'art là où il aurait fallu aller jusqu'à l'enfance de l'art, comme O' et comme Tuerlinck. Cette dernière est bien dans la même ligne, mais dans sa cuisine interne, le concept se fait parfois un rien tyrannique à l'égard de la forme. Chez Honoré O', la boîte à outils est celle de Pandore. Il y a une profusion, une joliesse incroyablement inventif de formes, presque outrageusement inventif. En fait, à la différence de Tuerlinck, Honoré O' n'a pas le complexe du Cor Flakes. Il n'a pas l'impression que le regard des Dieux pèse sur lui. Le regard des Dieux du minimalisme, de la retenue en toute chose, d'une austérité requise. Il va plutôt s'approvisionner au supermarché du coin, voir ce qui ressort de quelques chignolages, ou glanages de saison, comme Jason Rhoades d'ailleurs, ou comme certains artistes mexicains, tels Abraham Cruzvillegas, Gabriel Kuri, voire Gabriel Orozco. Il tire le légon du pop art, et attrape le wagon de l'art influencé par la naissance du digital, ce que Tuerlinck fait peu.



D'O n'oublie pas le concept en allant faire ses courses. Il va s'employer à le saisir par le bout de la queue. Il le prend par surprise. Il le fait émerger de cette jouissance du faire. C'est dans sa fabrique polymorphique et polychromie (et avec du polystyrène comme nous allons le voir) que naît tôt ou tard l'idée, la bonne idée. Disons que forme et concept sont traités en même temps dans un rapport de non dépendance et de friction joyeuse. Et advienne que pourra. Et de fait, des choses adviennent. Ce qui est presque la définition d'un idéal amoureux, à vrai dire…

Honoré O', doté de ses extraordinaires aptitudes, et d'une toute aussi magnifique sensibilité à l'actualité, s'est retrouvé piégé comme nous dans la nasse de ces derniers mois. Son actualité récente, avant le déclenchement de la pandémie, tournait autour de Breughel. Il avait été embrigadé dans un programme de valorisation patrimoniale flamand, pour cause d'anniversaire du célèbre aïeul, dont il s'était tiré avec brio en produisant un livre d'artiste remarquable, *God is a child*, manuel, manifeste, hommage, lecture, et encore merveilleux voyage visuel associatif dans son parcours passé, dans des trouvailles magiques, et aussi dans des détours discrets en son existence la plus personnelle et immédiate (sa mère à l'hôpital, un ciel de début de nuit et de début d'hiver qu'on regarde en se demandant d'où l'on vient et où l'on va). Il avait fait une exposition au CC Strombeek (*God is de maan*) et à l'UZ Brussel (hôpital universitaire de Jette) dans laquelle on voyait aussi l'art ancien sollicité, en relation avec la plus vive actualité. Était notamment établie une comparaison visuelle et comme toute sémantique entre une jeune fille tirée d'un tableau de Cranach, et le visage et la fronde étrangement mimétiques de Greta Thunberg.

Et puis, il était question de travailler dans cette église à Gand, la Sint-Jacobsker, pour une exposition qui devait ouvrir en mai 2020. Et c'est ainsi qu'il se retrouva à bâtir son exposition pendant ces mois absents, tandis que naissait la vague pandémie, tel le tsunami se formant au large, sous les tropiques. Et il n'en s'en détourna pas.

Le voilà donc à pied d'œuvre dans cette majestueuse église ancienne au printemps 2020, confiné sous de hautes voûtes, avec tout un panorama au-dessus de la tête : des siècles de spiritualité, d'art, de foi, et par voie de conséquence, des siècles de souffrance, car qu'est-ce que tout cela, sinon des moyens pour l'être humain de tenter de digérer l'inaacceptable de la mort, de la maladie, en toute époque ? Miroir de cela, donc, que l'Église Saint Jacques de Gand, mais pas seulement. Miroir de bien d'autres inclinaisons de l'homme : soit de grandeur, visions du réel et de l'au-delà, rapport aux matières de ce monde, or, métal, pierre, bois, rapport aux images, aux effigies, relation au pouvoir aussi, manière qu'on eut les hommes, à travers le temps, de se penser en société…

Nous nous glissons dans le dos d'Honoré O', pour l'observer, pour voir qu'il fait en ce temps pétrifié du confinement, dans un tel contexte, au printemps. Les décisions qu'il prend, les expériences qu'il fait, sont merveilleuses.

Il y a d'abord un choix chromatique : celui de travailler essentiellement en noir et blanc, avec des relâches de beige, brun, gris. Ce sont en fait les couleurs dominantes de l'église elle-même, à la différence notable du blanc, qui crée la possibilité cette fois d'une distinction vis-à-vis de l'environnement ambiant, mais indésirable, par effet de découpes lumineuses, par le biais de silhouettes, mais de Bill Gates à Sophie Wilmes. Est-ce cependant dans cette plainte à l'autre (imploration non satisfaisante capable de se métamorphoser bien vite en reproche, si pas en attaque) qu'une solution, une autonomie, une dignité est susceptible d'être trouvée ? N'est ce pas au peuple/à chacun à s'organiser, comme il le fit d'ailleurs, en se saisissant du seuil et de la serrillerie ? Autre scène tragico-comique peinte par O' avec son polystyrène, sur le thème désormais connu de la glorification des petites mains anonymes de la société, aussi célèbres, aussitôt oubliées : elle se noue au centre de l'église. Là, il se rassemble tout un tas de chaises (de toute façon, on ne peut plus s'y assoir). Il les a serrées les unes contre les autres, et se servant de cette base ainsi formée, il y a disposé l'une de ses palettes de transport en polystyrène. Portée ainsi sur des processions frémissantes d'autrefois, à Nivelles notamment. Si ce n'est qu'à l'ouvrage d'orfèvre/richeur ouvragé est substituée



plastique de l'artiste. C'est un matériau qui fascine les enfants. C'est volumineux, latex, mais cela n'a pas de corps véritable ni même de poids. Cela s'écrase, cela s'effrite aussi : cela peut être monolithique, comme incroyablement volatil. On peut le découper avec précision, le mouler, imiter… C'est là et c'est pas là. En somme, il n'y a pas plus fidèle reflet de notre monde oscillant entre l'impalpabilité du digital, le pesant de ses couilles, et un rapport complexe à la matière, au corps. Honoré O' en fait cependant quelque chose de volontiers joyeux, optimiste. C'est moraliste sans s'en donner l'air, sans obligation. Il y a beaucoup de la Silver Factory de Warhol dans le polystyrène d'Honoré O'. On pense à cette exposition que Warhol fit chez Castellani avec les ballons argentés gonflés d'hélium. Il y a également les autrichiens de Gelltin qui sont dans les parages, avec leur joyeuxset seabeuse, parfois même scatologique.

Rhoades et Cruzvillegas aussi sont peu moralistes, de prime abord. Comme s'ils distillaient l'idée que la solution pourrait bien émerger dans la joie du faire, dont une astuce (un concept) finirait par émerger. En faisant feu de tout bois. Ce qui est un discours qu'on entend finalement peu, tant au niveau plastique qu'au niveau politique.

Avec ce polystyrène, O' fait des miracles. Il le découpe (au laser ?) pour créer des formes plus ou moins virtuosos, tantôt abstraites, tantôt reconnaissables. Dans cette église, vous allez trouver : un creux en polystyrène, une palette de transport en polystyrène, un creux en polystyrène, des silhouettes de petits êtres malicieux en polystyrène, semblant tirés de tableaux célèbres de l'histoire de l'art, dont il se seraient échappés d'un Caravage notamment ? un mappemonde de la Renaissance tardive en polystyrène, une caméra de surveillance en polystyrène, des traces de pas dans la neige en polystyrène. Les choses les plus improbables en polystyrène. Tout cela forme un ballet merveilleusement aérien, angélique en quelque sorte. Mais point d'angélisme pour autant, car à bien observer chaque objet dans sa relation avec ce qui est à proximité, se tisse bientôt tout un secret propos. Un propos dans la forme pur qui tend l'oreille et plisse les yeux. Un langage avec les formes et leur présence au monde : dans tel recoin précis du monde, pas n'importe où.

Prenez par exemple ces invraisemblables seaux en polystyrène qu'Honoré O' a disposés au pied de plusieurs autels dans des chapelles latérales du début du parcloir. Il y en a un qui a été suspendu au bas d'un immense tableau de 1698 signé Jan Van Cleef. Ce tableau représente des passants qui s'agenouillent en imploration au pied d'une sorte de croix, un chevalier à la tunique blanche flanquée d'une croix rouge, et armé d'une épée. Le seau semble là pour en recueillir ironiquement l'eau des pleurs de ces personnes implorant un puissant. Songeons un instant à notre temps pétrifié du corona et à des scènes que nous avons connues : ce réflexe que le bon peuple a eu d'aller implorer ses maîtres, de Bill Gates à Sophie Wilmes. Est-ce cependant dans cette plainte à l'autre (imploration non satisfaisante capable de se métamorphoser bien vite en reproche, si pas en attaque) qu'une solution, une autonomie, une dignité est susceptible d'être trouvée ? N'est ce pas au peuple/à chacun à s'organiser, comme il le fit d'ailleurs, en se saisissant du seuil et de la serrillerie ?

Autre scène tragico-comique peinte par O' avec son polystyrène, sur le thème désormais connu de la glorification des petites mains anonymes de la société, aussi célèbres, aussitôt oubliées : elle se noue au centre de l'église. Là, il se rassemble tout un tas de chaises (de toute façon, on ne peut plus s'y assoir). Il les a serrées les unes contre les autres, et se servant de cette base ainsi formée, il y a disposé l'une de ses palettes de transport en polystyrène. Portée ainsi sur des processions frémissantes d'autrefois, à Nivelles notamment. Si ce n'est qu'à l'ouvrage d'orfèvre/richeur ouvragé est substituée

cet objet on ne peut plus prosaïque qu'est la palette de transport. Palette qu'on maltraite, qu'on trimballe sur tout le globe, avec les fameux traits noirs. Ils sont mis à plat, et on semble pouvoir contrôler leur menace : il suffirait de ne pas se mettre dans leur viseur, soit pas dans la lignée de l'une de leurs extrémités. Il suffirait de bien s'équiper, d'être encapuchonné de la pointe des cheveux au liséré des ongles pour être sûr de ne pas être transpercé par cet infect virus. Nous voilà donc désormais prêt à agir, à réagir, dès lors que la bête est tenue à bonne distance. On met donc les choses (les traits de bois noir) à plat. On analyse scientifiquement le comportement de l'ennemi. Par quel point de faiblesse de nos défenses il pénètre, s'il se déguise, s'il mute… On aligne les données, comme sont alignés ici les traits. On finira par le coincer. Cette construction d'Honoré O', avec trois bouts de ficelles (neuf bouts de bois et deux tréteaux) est tout bonnement prodigieuse. On se croirait propulsé dans le temps : on aurait l'impression de se retrouver au cœur même du célèbre tableau de Rembrandt, la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*. Qu'est ce que le corps ? Que sont ses humeurs, ses secrets ? Plongez-vous en ses entrailles…

La seconde décision plastique forte de cette exposition, obéissant plus résolument au mimétisme avec l'environnement que le polystyrène en sa distinction blanche, s'incarne dans de grandes liges de bois très droites, peintes en noir. L'artiste dispose un peu partout dans l'église ces longs traits noirs, ces lances, ces éclairs… On ne les remarque pas tout de suite. Bienôt, il apparaît que ces traits noirs ont un rôle languager. Comme s'il s'agissait d'un alphabet à une seule lettre, qui venait à chaque fois composer un mot nouveau selon l'endroit où elle était disposée, selon ce que ce trait noir touchait. Partir prenne de ce même alphabet : de petits meublés très simples faits pour s'y agencouiller. Des repose genoux, comme il en existe du reste dans les églises. Les grandes tiges noires voisinent ou touchent souvent ces repose genoux. Et ce sont avec ces deux éléments que s'amorce un discours sur le sort, la religion… bien des choses. Par exemple, un grand trait noir tombe du haut d'une colonne sur une chaise de l'église, qui a été déplacée de la nef centrale et amenée dans la nef latérale. L'ensemble paraît symboliser le coup du sort. Pourquoi lui et pas moi ? Pourquoi cette personne tombe malade et en meurt, et pas une autre… ? A cela, nul ne semble vraiment pouvoir répondre. Plus loin une chaise/éclat est seule, sans aucun trait noir s'abattant sur elle. Elle est portée en plein dans le chemin, très exposée, offerte même au sacrifice. Mais rien n'y fait : le destin ne semble pas vouloir de ce sacrifice. Dans un autre cas encore, une chaise est tournée vers une chapelle, une alcôve, et un trait noir est tombé sur elle. Est-ce la chaise de celui qui est venu veiller un malade et qui, ce faisant, a été malen-



contreusement contaminé, et meurt « à la place » de l'autre, qui en échappe ? L'autre qui est un anonyme, qui est presque au fond le vide, le rien, qui est l'imminence, auquel on ne saurait même être lié, sinon par ce geste de dévouement qui nous a porté à son chevet des milliers de fois. Pourquoi est-ce que nous sommes si sensibles à ce genre d'impossible choix dans l'existence ? Pourquoi ? Pourquoi est le mort par excellence résonnant dans les églises.

Cette ligne de lecture de l'exposition se poursuit dans toute la première moitié du parcours, comme en des étapes de chemin de croix. Ce trait de bois noir d'Honoré O' ressemble là aux gurlindes d'ampoules de Felix Gonzalez-Torres, dont il fit mille et un usages, avec lesquelles il parvint à raconter tant de choses essentielles. Quant aux petits repose genoux, voici un exemple où O' les utilise : un trait noir tombe à nouveau sur un haut, mais avant qu'il n'atteigne le sol, voilà qu'il rencontre sur son chemin ce petit repose genoux qui le stoppe net. La scène a quelque chose de pathétique et de poignant : elle paraît symboliser ce recours à la fois bien courageux et bien vain à la prière en temps de malheur. Ce petit David qu'est le repose genoux semble vouloir renvoyer de là où il est venu le Goliath du coup du sort, de la malediction, du maléfice Covid-19. Alors, il gonfle ses muscles, fait le gros dos. L'homme ou la femme priant à la fois mains jointes, et les serres à s'en faire craquer les phalanges. *Par mes supplices, le mal, je repousserai… S'il fallait exorciser un seul virus…*

Plus loin encore, une scène tout à fait stupéfiante, dessinée par Honoré O' avec ces mêmes traits de bois noir. Nous sommes au

sortir du chœur, et nous tombons cette fois nez à nez avec deux tréteaux noirs sur lesquels ont été allongés cette fois neuf de nos sujets expressionnistes du type oiseau mort, et qui laisse le Diasce contrôler leur menace : il suffirait de ne pas se mettre dans leur viseur, soit pas dans la lignée de l'une de leurs extrémités. Il suffirait de bien s'équiper, d'être encapuchonné de la pointe des cheveux au liséré des ongles pour être sûr de ne pas être transpercé par cet infect virus. Nous voilà donc désormais prêt à agir, à réagir, dès lors que la bête est tenue à bonne distance. On met donc les choses (les traits de bois noir) à plat. On analyse scientifiquement le comportement de l'ennemi. Par quel point de faiblesse de nos défenses il pénètre, s'il se déguise, s'il mute… On aligne les données, comme sont alignés ici les traits. On finira par le coincer. Cette construction d'Honoré O', avec trois bouts de ficelles (neuf bouts de bois et deux tréteaux) est tout bonnement prodigieuse. On se croirait propulsé dans le temps : on aurait l'impression de se retrouver au cœur même du célèbre tableau de Rembrandt, la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*. Qu'est ce que le corps ? Que sont ses humeurs, ses secrets ? Plongez-vous en ses entrailles…



En sus du polystyrène et des traits de bois noir, il faut encore évoquer une autre idée plastique extrêmement portueuse que l'artiste fait fructifier dans son exposition : le recours à des mots ou phrases imprimés sur des petites plaquettes de plastique blanc latex, là aussi répandues un peu partout dans l'église, en particulier dans la troisième quart du circuit (car circuit il y a, corona oblige, mais circuit il y a logiquement aussi, s'agissant d'une église). Les univers qui viennent en tête à la vue de ces bizarres mots et phrases imprimés peuvent indistinctement être ceux du monde informatique (ses lignes de codes, commentaires sans queue ni tête postés sur les forums Internet) du monde du travail (étiquettes figurant sur les casiers, portos, dossiers ou cartes de visite des employés), et du monde médical (noms sibyllins des médicaments, notices de médicaments, obscurs passages extraits de revues scientifiques peu soucieuses de graphique mais très soucieuses de contenus vérifiés par des pairs, extraits traduits en d'autres langues de semblables articles scientifiques, dont on ne sait plus bien si le sens perdure, entre l'original et sa traduction). L'énumération seule des mondes que ces mots imprimés convoquent dans l'esprit du regardeur suffit à nous ramener aussitôt dans nos lectures en diagonal des informations quotidiennes en temps de coronavirus, d'où l'émergence finalement qu'un brouhaha de voix, qui ne doit être autre que le son babillard de la conscience humaine en sa mondanité.

Honoré O', en scrutateur, en artiste toujours, chargé de ses centaines de phrases et mots imprimés, vient à nouveau dans l'église les répandre. Il les glisse, farceur, dans un ancien registre mural comprenant le nom d'anciens prêtres, à moins que ce ne soit des donateurs de l'église, ou encore des fidèles ayant payé l'église pour s'y voir identifiés, soit tiers de l'anonymat. Plus loin, Honoré O' le répand en grand nombre sur les banes d'une chapelle. Comme si quelques fidèles s'étaient risqué discrètement dans un coin pour prier mais aussitôt et surtout pour se murmurer à voix basse le fond et la surface de leurs pensées, les dernières nouvelles de la pandémie comme du quartier. Car bon sang, il faudra bien un jour en arriver parvenia à ce terme, cette terre promise non pas des dernières mais bien des ultimes nouvelles concernant la maladie. Non pas les nouvelles du jour, mais les toutes dernières nouvelles qui clôtureront ce jour le plus long.

Dans les interstices entre ces trois langues plastiques parlées par Honoré O' en son exposition (la langue du polystyrène, des traits noirs, et des mots imprimés sur plastique latex), il faudrait encore mettre en lumière d'autres idiomes par lui aussi maîtrisés : des madones faites avec des essuis de cuisine, des fleurs de néuphars avec des masques FFP2…

Et puis, à plusieurs moments du parcours, on tombe aussi sur des bas-reliefs intégrant notamment des photographies montées sous Diasce (ce coûteux procédé d'insertion d'une image pressée contre du Plexiglas sous vide d'air), des reproductions au fait d'encre de gravures à la pointe sèche (sorte de bizarres copies d'une œuvre originellement faite à la main, puis mise à distance par procédé d'impression numérique), voire même caricature des dessins sur papier fait grossièrement à la manière tarbent d'Henri Michaux. Par-dessus tout, il est fait usage de ces techniques pour représenter un motif récurrent : celui de l'oiseau noir mort. Un corbeau, un pigeon, une colombe ? Oiseaux tous liés de prêt ou de loin aux églises… Tout cela est surprenant car ce serait presque un énoncé

des tabous de l'image la plus contemporaine, qui répugnerait à plonger à nouveau dans le cambouis du fait main, qui à horreur des sujets expressionnistes du type oiseau mort, et qui laisse le Diasce aux photographes inquiets de donner un corps, et donc une valeur monétaire, à leurs tirages photo représentant on ne sait quel animal sauvage en perdition, ou peuple lointain que l'on contemplerait avec les yeux anachroniques du colon. Pourtant, voilà qu'Honoré O' se saisit de tout cela avec emphase et amusement. L'objectif semble double. D'abord, faire montre d'une absence d'ostracisme à l'égard de ces techniques ou sujets, qui ne sont que techniques et sujets du monde d'aujourd'hui, et de la fin, justifiant tout possible moyen. Ensuite, bien sûr, un trait de son manifeste artistique : de la manipulation de la matière et de l'image par tout moyen, même les plus candides, les plus impossibles, surgira la joie. Enfin, et plus humainement encore peut-être : ce serait là une occasion d'aller chercher une certaine Flandre, de la prendre par la main, de faire montre d'empathie à son égard. Après tout, le drapeau flamand est flanqué d'un lion noir, dont on dirait qu'il est aigle émacié. On assisterait à une forme de catharsis du lion-aigle flamand. Passant par sa vivisection, sa reconfiguration, sa malaxation, sa relaxation. Le geste ne serait pas que discrètement politique. Il serait plus encore métaphysique et essentialiste. Car il y a dans l'imaginaire flamand (dont votre serviteur n'est pas exempt) une forte relation à l'expressionnisme. Les siècles d'art passés et récents en sont les témoins : on ne compte plus de Thierry De Cordier, en passant par Michel de Maesseneke, les effractions. Cette relation au sacré, au sacrifice, est évidemment témoin de religion catholique, tant qu'elle avait cours, mais cela perdure au-delà du passé comme l'art actuel encore en témoigne. Il se trouve que le thème du sacrifice revêt en force durant cette crise du corona : sans doute pour le meilleur, car dans son meilleur versant, le sacrifice ne fait qu'instituer la possibilité de l'existence de l'altérité, la nécessaire (pour le coup) prise de conscience des conditions de vie et de mort d'autrui. Si cette crise devait trouver une issue heureuse (ce n'est pas gagné)… S'il ne devait y avoir que cette unique fin heureuse… S'il ne devait y avoir que celle-là… Ce serait… Ce serait de mettre à néant les conditions de vie et de mort des peuples de la terre.

Si le propos peut paraître idéaliste, il ne manque pas non plus d'humour. Car, quand on tombe pour la première fois sur ces bizarres compositions à l'oiseau mort, sous Diasce et/ou en gravure à la pointe sèche, on se dit qu'il doit y avoir méprise. Que ce ne peut être là une œuvre de notre artiste contemporain. Honoré O' qui fut autre représenté à la Biennale… Pas possible… Pas un truc aussi bizarre, d'aussi mauvais goût. Non, ce doit encore être un de ces artistes de troisième zone, local bien sûr, à qui on a confié la réalisation d'une étape du chemin de croix, si pas en gravure, en céramique ou en une de ces techniques si méprisées par les édiles de l'art contemporain… Eh bien, détrompons-nous, ce sont bien là des œuvres d'Honoré O', qui est venu s'acquiescer avec ses collègues expressionnistes flamands de reconis d'eglises de 20^{ème} ou 21^{ème} siècle. Parfaitement, mesdames, messieurs. Il est venu se mêler symbiotiquement à eux, pour faire avec eux de la musique, de l'improvisation jazz. Du coup, il joue leurs airs (l'air du corbeau écraé, du lion émacié, l'air du sacrifice flamand), mais bien sûr, il y ajoute sa touche, qui est toute en maestria, qui trouble, avec des jeux d'impression, qui bouscule les conventions (voyez seulement entre l'original et sa traduction). L'énumération seule des mondes que ces mots imprimés convoquent dans l'esprit du regardeur suffit à nous ramener aussitôt dans nos lectures en diagonal des informations quotidiennes en temps de coronavirus, d'où l'émergence finalement qu'un brouhaha de voix, qui ne doit être autre que le son babillard de la conscience humaine en sa mondanité.

Honoré O', en scrutateur, en artiste toujours, chargé de ses centaines de phrases et mots imprimés, vient à nouveau dans l'église les répandre. Il les glisse, farceur, dans un ancien registre mural comprenant le nom d'anciens prêtres, à moins que ce ne soit des donateurs de l'église, ou encore des fidèles ayant payé l'église pour s'y voir identifiés, soit tiers de l'anonymat. Plus loin, Honoré O' le répand en grand nombre sur les banes d'une chapelle. Comme si quelques fidèles s'étaient risqué discrètement dans un coin pour prier mais aussitôt et surtout pour se murmurer à voix basse le fond et la surface de leurs pensées, les dernières nouvelles de la pandémie comme du quartier. Car bon sang, il faudra bien un jour en arriver parvenia à ce terme, cette terre promise non pas des dernières mais bien des ultimes nouvelles concernant la maladie. Non pas les nouvelles du jour, mais les toutes dernières nouvelles qui clôtureront ce jour le plus long.



S'il ne fallait dire qu'une chose… Mais à vrai dire, et à présent on aurait du mal à le cacher, il y a plus d'une chose à écrire à propos de cette merveilleuse exposition d'Honoré O', virtuose de la forme et du concept trouvé dans la forme, comme la perle est trouvée dans l'huître. Il manipule techniques et iconographies avec une liberté démente. Avec une agilité folle, il jongle avec les possibilités formelles et conceptuelles, au point de faire de cette exposition non seulement une oasis en temps de traversée du désert, mais en plus un manuel de création pour le futur. Honoré O' est notre Yves Klein. C'est notre Dalida, c'est notre O'Ré, Ré, Mi Fa Sol, La.

Yoann Van Parys

Parfois, lorsqu'on marche solitairement, une pensée nous accompagne. On l'examine sous tous les angles, même les plus vains. Il peut s'agir d'une simple phrase qui à force d'être répétée dans le for intérieur, perd même une partie de sa signification, pour devenir de glace, de cristal, musicale...

Un dimanche, marchant le long de la Lys à Gand : « ... s'il fallait n'en retenir qu'une... ». Il n'y a pas de Gentse Feesten, cette année. Elles ont été annulées pour les raisons que vous savez. Des badauds traînent dans le centre malgré tout. On fait du canoë sur le cours d'eau, en plein centre-ville. Dans ces engins, au moins, on ne risque pas de se toucher. Les canards vont leur chemin, se laissant à peine déconcentrer, traçant dans l'eau verte leur sillon : « s'il fallait n'en retenir qu'une... »

S'il fallait ne retenir qu'une exposition ayant eu lieu en ces temps de ténèbres, tels que les identifie Joe Biden, candidat à l'élection présidentielle américaine de novembre prochain -à moins qu'il ne faille le nommer candidat à l'éviction présidentielle. S'il fallait n'en retenir qu'un, s'il fallait n'en retenir qu'une... S'il fallait n'être qu'une personne dans le grand magasin... S'il fallait ne retenir qu'une exposition, là où du reste, il y en eut peu, ces derniers mois, ce serait sans aucun doute...

... ce serait sans aucun doute ce qu'Honoré d'O vient de sortir de son chapeau ! Dans l'église Saint-Jacques de Gand ! Une splendide exposition que vous aurez peut-être encore la chance de voir avant la tenue de l'évic-

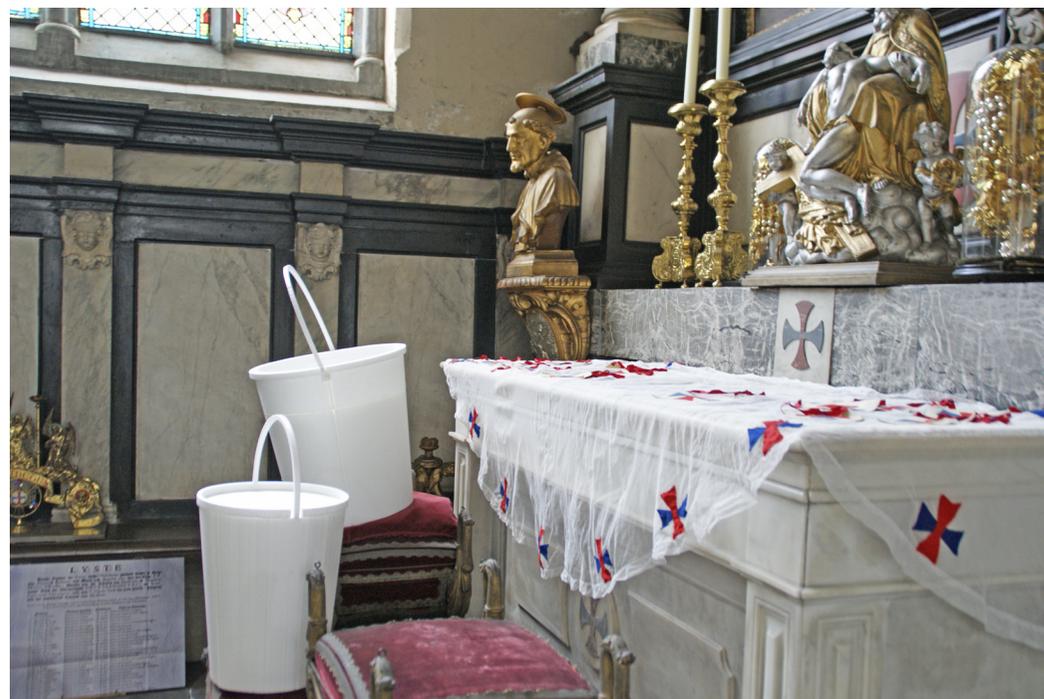


tion présidentielle, avant la fin de cette époque de ténèbres.

Et ce serait pas mal d'aller la voir avant la fin des ténèbres, cette seule exposition, cette exposition dont vous vous dites solitairement que, s'il ne devait y en avoir qu'une, assurément, ce serait celle-là. Car, justement, c'est une exposition qui résume, condense, rend posthume ces ténèbres que nous vivons, que nous venons de vivre, que nous avons vécu, en espérant qu'il vienne, qu'il vienne, le temps d'après dont on s'éprenne.

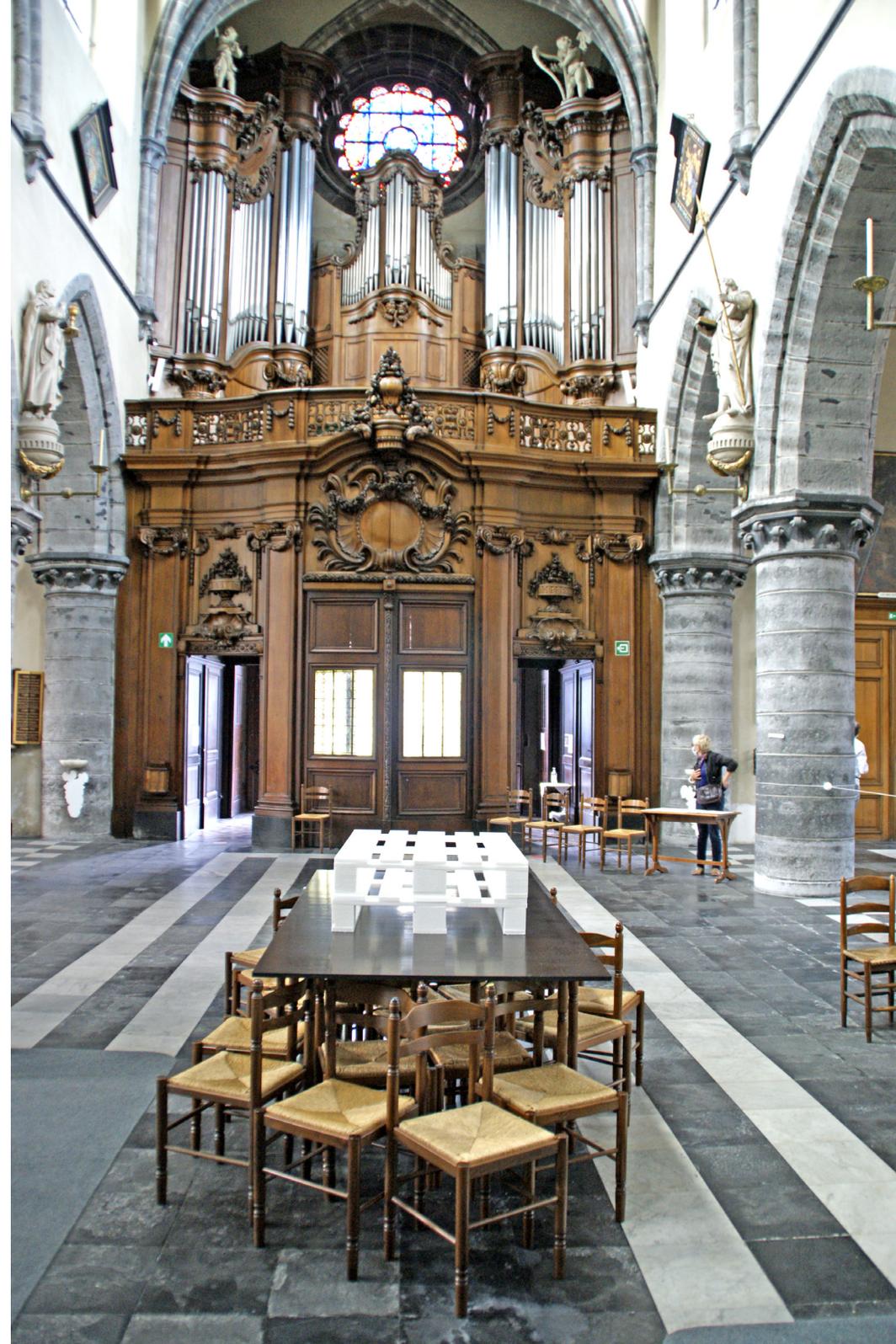
C'est l'éclair qui zèbre le ciel. C'est le coup de force, l'exposition qu'un artiste devait faire tôt ou tard sur ces mois vécus dont on ne semble pouvoir s'extirper. La voici réalisée cette exposition expliquant ce qui se passe, s'est passé. Elle devait venir tôt ou tard et la voici inscrite entre le tôt et le tard. Et on s'abreuve à cette exposition comme la bête assoiffée va à l'eau de l'oasis. On la boit à grandes lampées, s'agenouillant devant elle. On trempe le museau dans l'eau froide, ému d'avoir trouvé où se recueillir en cette époque de lancinant accablement.

On aurait tort d'oublier Honoré d'O. Il n'est pas si âgé, mais comme ce seigneur, en tout honneur dû, a déjà eu le pavillon belge à la Biennale de Venise, et d'autres faits d'armes en Belgique et à l'international (quoique pas assez, selon nous, au vu du génie dont il est question ici), il y a ce réflexe de le considérer comme une sorte de retraité doré, de réserviste de luxe, de Lionel



Messi sur le départ...

Mais ce serait faire une erreur, car le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat ! Il faut bien observer la création, la créativité d'Honoré d'O, car on y trouve une fameuse formule magique, une soufflante expression de ce que peut être l'art plastique en notre début de vingt-et-unième siècle. Ce qu'il y a de bluffant avec lui, c'est le fertile rapport qu'il établit entre forme et concept. Au final, on a beau en faire le tour, réviser tout son petit vingtième siècle, c'est un peu ça les arts plastiques : la forme et le concept. Au premier regard, l'art d'Honoré d'O peut sembler pencher abondamment du côté de la forme. C'est un des artistes pratiquant l'installation le plus prolifique que la Belgique ait connu dans son histoire. Spécifiquement dans le genre de l'installation baroque à la Jason Rhoades, avec des matériaux dans tous les sens. Avec des formes et des couleurs. Il n'y a guère que Joëlle Tuerlinckx dans sa catégorie. A priori, on aurait également pu penser à Michel François dans ce champ-là mais celui-ci s'est arrêté à l'adolescence de l'art là où il aurait fallu aller jusqu'à l'enfance de l'art, comme d'O et comme Tuerlinckx. Cette dernière est bien dans la même ligue, mais dans sa cuisine interne, le concept se fait parfois un rien tyrannique à l'égard de la forme. Chez Honoré d'O, la boîte qu'on ouvre est celle de Pandore. Il y a une profusion, un jaillissement incroyablement inventif de formes, presque outrageusement inventif. En fait, à la différence de Tuerlinckx, Honoré d'O n'a pas le complexe du Corn Flakes. Il n'a pas l'impression que le regard des



Dieux pèse sur lui. Le regard des Dieux du minimalisme, de la retenue en toute chose, d'une austérité requise. Il va plutôt s'approvisionner au supermarché du coin, voir ce qui ressort de quelques chipotages, ou glanages de saison, comme Jason Rhoades d'ailleurs, ou comme certains artistes mexicains, tels Abraham Cruzvillegas, Gabriel Kuri, voire Gabriel Orozco. Il tire la leçon du pop art, et attrape le wagon de l'art influencé par la naissance du digital. Ce que Tuerlinckx fait peu.

D'O n'oublie pas le concept en allant faire ses courses. Il va s'employer à le saisir par le bout de la queue. Il le prend par surprise. Il le fait émerger de cette jouissance du faire. C'est dans sa fabrique polymorphique et polytechnique (et avec du polystyrène comme nous allons le voir) que naît tôt ou tard l'idée, la bonne idée. Disons que forme et concept sont traités en même temps dans un rapport de non dépendance et de friction joyeuse. Et advienne que pourra. Et de fait, des choses adviennent. Ce qui est presque la définition d'un idéal amoureux, à vrai dire...

Honoré d'O, doté de ses extraordinaires aptitudes, et d'une toute aussi magnifique sensibilité à l'actualité, s'est retrouvé piégé comme nous dans la nasse de ces derniers mois. Son actualité récente, avant le déclenchement de la pandémie, tournait autour de Breughel. Il avait été embrigadé dans un programme de valorisation patrimoniale flamand, pour cause d'anniversaire du célèbre aïeul, dont il s'était tiré avec brio en produisant un livre d'artiste remarquable, *God is a child*, manuel,



manifeste, hommage, lecture, et encore merveilleux voyage visuel associatif dans son parcours passé, dans des trouvailles imagées, et aussi dans des détours discrets en son existence la plus personnelle et immédiate (sa mère à l'hôpital, un ciel de début de nuit et de début d'hiver qu'on regarde en se demandant d'où l'on vient et où l'on va). Il avait fait une exposition au CC Strombeek (God is de maan) et à l'UZ Brussel (hôpital universitaire de Jette) dans laquelle on voyait aussi l'art ancien sollicité, en relation avec la plus vive actualité. Était notamment établie une comparaison visuelle et somme toute sémantique entre une jeune fille tirée d'un tableau de Cranach, et le visage et la fronde étrangement mimétiques de Greta Thunberg.

Et puis, il était question de travailler dans cette église à Gand, la Sint-Jacobskerk, pour une exposition qui devait ouvrir en mai 2020. Et c'est ainsi qu'il se retrouva à bâtir son exposition pendant ces mois suspendus, tandis que montait la vague pandémique, tel le tsunami se formant au large, sous les tropiques. Et il ne s'en détourna pas.

Le voilà donc à pied d'œuvre dans cette majestueuse église ancienne au printemps 2020, confiné sous de hautes voûtes, avec tout un panorama au-dessus de la tête : des siècles de spiritualité, d'art, de foi, et par voie de conséquence, des siècles de souffrance, car qu'est-ce que tout cela, sinon des moyens pour l'être humain de tenter de digérer l'inacceptable de la mort, de la maladie, en toute époque ? Miroir de cela, donc, que



l'église Saint Jacques de Gand, mais pas seulement. Miroir de bien d'autres inclinaisons de l'homme : soif de grandeur, visions du réel et de l'au-delà, rapport aux matières de ce monde, or, métal, pierre, bois, rapport aux images, aux effigies, relation au pouvoir aussi, manière qu'on eut les hommes, à travers le temps, de se penser en société...

Nous nous glissons dans le dos d'Honoré d'O, pour l'observer, pour voir ce qu'il fait en ce temps pétrifié du confinement, dans un tel contexte, au printemps. Les décisions qu'il prend, les expériences qu'il fait, sont merveilleuses.

Il y a d'abord un choix chromatique : celui de travailler essentiellement en noir et blanc, avec des rehausses de beige, brun, gris. Ce sont en fait les couleurs dominantes de l'église elle-même, à la différence notoire du blanc, qui crée la possibilité cette fois d'une distinction vis-à-vis de l'environnement ambiant, mais en délicatesse, par effet de découpes lumineuses, par le biais de silhouettes, nous le verrons. De sorte que l'exposition développe dès l'abord un rapport mimétique et joueur à l'église et à son abondant mobilier. Elle a tôt fait de se transformer en une chasse aux trésors, aux œufs de Pâques dans le jardin, où les interventions artistiques contemporaines sont tantôt infimes, logées dans quelque recoin de l'église, tantôt plus visibles, mais toujours établissant des dialogues avec ce qu'il y a là autour, qui d'un tableau ancien, qui d'une chaire sculptée, qui de chaises, colonnes, confessionnaux, chapelles laté-



rales. Cette chasse aux œufs entraîne l'entière des images et des matériaux déjà présents, soit les images et matériaux anciens, dans le tourbillon créatif, actuel et référentiel de l'artiste. Avec parfois très peu de choses, c'est toute l'âme des lieux et de ses objets qui s'en trouve tourneboulée. Une résurrection si radicale qu'on n'aurait même pas osé la rêver dans les hautes sphères.

Il y a ensuite le choix d'un matériau dominant quoique non exclusif: le polystyrène, on le disait. Un classique du vocabulaire plastique de l'artiste. C'est un matériau qui fascine les enfants. C'est volumineux, laiteux, mais cela n'a pas de corps véritable ni même de poids. Cela s'écrase, cela s'effrite aussi : cela peut être monolithique, comme incroyablement volatil. On peut le découper avec précision, le mouler, imiter... C'est là et c'est pas là. En somme, il n'y a pas plus fidèle reflet de notre monde oscillant entre l'impalpabilité du digital, le pesant de ses coulisses, et un rapport complexe à la matière, au corps. Honoré d'O en fait cependant quelque chose de volontiers joyeux, optimiste. C'est moraliste sans s'en donner l'air, sans obligation. Il y a beaucoup de la Silver Factory de Warhol dans le polystyrène d'Honoré d'O. On pense à cette exposition culte que Warhol fit chez Castelli avec les ballons argentés gonflés d'hélium. Il y a également les autrichiens de Gelitin qui sont dans les parages, avec leur joyuseté scabreuse, parfois même scatologique.

Rhoades et Cruzvillegas aussi sont peu moralistes, de prime abord. Comme s'ils distillaient l'idée que la so-



lution pourrait bien émerger dans la joie du faire, dont une astuce (un concept) finirait par émerger. En faisant feu de tout bois. Ce qui est un discours qu'on entend finalement peu, tant au niveau plastique qu'au niveau politique.

Avec ce polystyrène, d'O fait des miracles. Il le découpe (au laser ?) pour créer des formes plus ou moins virtuoses, tantôt abstraites, tantôt reconnaissables. Dans cette église, vous allez trouver : un seau en polystyrène, une palette de transport en polystyrène, un cintre en polystyrène, des silhouettes de petits êtres malicieux en polystyrène, semblant tirés de tableaux célèbres de l'histoire de l'art, dont il se seraient échappés (d'un Caravage notamment ?) une mappemonde de la Renaissance tardive en polystyrène, une caméra de surveillance en polystyrène, des traces de pas dans la neige en polystyrène. Les choses les plus improbables en polystyrène. Tout cela forme un ballet merveilleusement aérien, angélique en quelque sorte. Mais point d'angélisme pour autant, car à bien observer chaque objet dans sa relation avec ce qui est à proximité, se tisse bientôt tout un secret propos. Un propos dans la forme pour qui tend l'oreille et plisse les yeux. Un langage avec les formes et leur présence au monde : dans tel recoin précis du monde, pas n'importe où.

Prenons par exemple ces invraisemblables seaux en polystyrène qu'Honoré d'O a disposés au pied de plusieurs autels dans des chapelles latérales du début du parcours. Il y en a un qui a été suspendu au bas d'un immense tableau de 1698 signé Jan Van Cleef. Ce tableau représente des personnages qui s'agenouillent en



imploration au pied d'une sorte de croisé, un chevalier à la tunique blanche flanquée d'une croix rouge, et armé d'une épée. Le seau semble là comme pour recueillir ironiquement l'eau des pleurs de ces personnes implorant un puissant. Songeons un instant à notre temps pétrifié du corona et à des scènes que nous avons connues : ce réflexe que le bon peuple a eu d'aller implorer ses maîtres, de Bill Gates à Sophie Wilmès. Est-ce cependant dans cette plainte à l'autre (imploration non satisfaite capable de se métamorphoser bien vite en reproche, si pas en attaque) qu'une solution, une autonomie, une dignité est susceptible d'être trouvée ? N'est ce pas au peuple/à chacun à s'organiser, comme il le fit d'ailleurs, en se saisissant du seau et de la serpillière ?

Autre scène tragicomique dépeinte par d'O avec son polystyrène, sur le thème désormais connu de la glorification des petites mains anonymes de la société, aussitôt célébrées, aussitôt oubliées : elle se noue au centre de l'église. Là, il a rassemblé tout un tas de chaises (de toute façon, on ne peut plus s'y asseoir). Il les a serrées les unes contre les autres, et se servant de cette base ainsi formée, il y a disposé l'une de ses palettes de transport en polystyrène. Portée ainsi à bout de bras, voici que cette palette se transforme en une moderne chaise, de celle qu'on brandissait dans les rues des villes lors des processions frémissantes d'autrefois, à Nivelles notamment. Si ce n'est qu'à l'ouvrage d'orfèvrerie richement ouvragé est substitué cet objet on ne peut plus prosaïque qu'est la palette de transport. Palette qu'on maltraite, qu'on trimballe sur tout le globe, avec les conséquences que l'on sait.



Ce qui est génial en définitive avec Honoré d'O, c'est que, quand morale il y a, finalement, c'est de l'humour. C'est l'humour qui est moral. Idée confondante de génie.

La seconde décision plastique forte de cette exposition, obéissant plus résolument au mimétisme avec l'environnement que le polystyrène en sa distinction blanche, s'incarne dans de grandes tiges de bois très droites, peintes en noir. L'artiste dispose un peu partout dans l'église ces longs traits noirs, ces lances, ces éclairs... On ne les remarque pas tout de suite. Bientôt, il apparaît que ces traits noirs ont un rôle langagier. Comme s'il s'agissait d'un alphabet à une seule lettre, qui venait à chaque fois composer un mot nouveau selon l'endroit où elle était disposée, selon ce que ce trait noir touchait. Partie prenante de ce même alphabet : de petits meubles très simples faits pour s'y agenouiller. Des repose genoux, comme il en existe du reste dans les églises. Les grandes tiges noires voisinent ou touchent souvent ces repose genoux. Et c'est avec ces deux éléments que s'amorce un discours sur le sort, la religion... bien des choses. Par exemple, un grand trait noir tombe du haut d'une colonne sur une chaise de l'église, qui a été déplacée de la nef centrale et amenée dans la nef latérale. L'ensemble paraît symboliser le coup du sort. Pourquoi lui et pas moi ? Pourquoi cette personne tombe malade et en meure, et pas une autre... ? A cela, nul ne semble vraiment pouvoir répondre. Plus loin une chaise/être est seule, sans aucun trait noir s'abattant sur elle. Elle est pourtant en plein dans le chemin, très



exposée, offerte même en sacrifice. Mais rien n'y fait : le destin ne semble pas vouloir de ce sacrifice. Dans un autre cas encore, une chaise est tournée vers une chapelle, une alcôve, et un trait noir est tombé sur elle. Est-ce la chaise de celui qui est venu veiller un malade et qui, ce faisant, a été malencontreusement contaminé, et meurt « à la place » de l'autre, qui en réchappe ? L'autre qui est un anonyme, qui est presque au fond le vide, le rien, qui est l'immensité, auquel on ne saurait même être lié, sinon par ce geste de dévouement qui nous a porté à son chevet ? Faut-il choisir de mourir pour soi ou pour les autres ? Faut-il faire ce genre d'impossible choix dans l'existence ? Pourquoi ? Pourquoi est le mot par excellence résonnant dans les églises.

Cette ligne de lecture de l'exposition se poursuit dans toute la première moitié du parcours, comme en des étapes de chemin de croix. Ce trait de bois noir d'Honoré d'O ressemble là aux guirlandes d'ampoules de Felix Gonzalez-Torres, dont il fit mille et un usages, avec lesquelles il parvint à raconter tant de choses essentielles.

Quant aux petits repose genoux, voici un exemple où d'O les utilise : un trait noir tombe à nouveau d'en haut, mais avant qu'il n'atteigne le sol, voilà qu'il rencontre sur son chemin ce petit repose genoux qui le stoppe net. La scène a quelque chose de pathétique et de poignant : elle paraît symboliser ce recours à la fois bien courageux et bien vain à la prière en un temps de malheur. Ce petit David qu'est le repose genoux semble vouloir renvoyer de là où il est venu le Goliath du coup



du sort, de la malédiction, du maléfice Covid-19. Alors, il gonfle ses muscles, fait le gros dos. L'homme ou la femme priant a les mains jointes, et les serre à s'en faire craquer les phalanges. Par mes suppliques, le mal, je repousserai... S'il fallait exaucer un seul vœu... Plus loin encore, une scène tout à fait stupéfiante, dessinée par Honoré d'O avec ces mêmes traits de bois noir. Nous sommes au sortir du chœur, et nous tombons cette fois nez à nez avec deux tréteaux noirs sur lesquels ont été allongés cette fois neuf de nos fameux traits noirs. Ils sont mis à plat, et on semble pouvoir contrôler leur menace : il suffirait de ne pas se mettre dans leur viseur, soit pas dans la lignée de l'une de leurs extrémités. Il suffirait de bien s'équiper, d'être encapuchonné de la pointe des cheveux au liseré des ongles pour être sûr de ne pas être transpercé par cet infect virus. Nous voilà donc désormais prêt à agir, à réagir, dès lors que la bête est tenue à bonne distance. On met donc les choses (les traits de bois noir) à plat. On analyse scientifiquement le comportement de l'ennemi. Par quel point de faiblesse de nos défenses il pénètre, s'il se déguise, s'il mute... On aligne les données, comme sont alignés ici les traits. On finira par le coincer. Cette construction d'Honoré d'O, avec trois bouts de ficelles (neuf bouts de bois et deux tréteaux) est tout bonnement prodigieuse. On se croirait propulsé dans le temps : on aurait l'impression de se retrouver au cœur même du célèbre tableau de Rembrandt, la Leçon d'anatomie du docteur Tulp. Qu'est ce que le corps ? Que sont ses humeurs, ses secrets ? Plongeons en ses entrailles...



En sus du polystyrène et des traits de bois noir, il faut encore évoquer une autre idée plastique extrêmement porteuse que l'artiste fait fructifier dans son exposition : le recours à des mots ou phrases imprimés sur des petites plaquettes de plastique blanc laiteux, là aussi répandues un peu partout dans l'église, en particulier dans le troisième quart du circuit (car circuit il y a, corona oblige, mais circuit il y a logiquement aussi, s'agissant d'une église). Les univers qui viennent en tête à la vue de ces bizarres mots et phrases imprimés peuvent indistinctement être ceux du monde informatique (ses lignes de codes, commentaires sans queue ni tête posés sur les forums Internet) du monde du travail (étiquettes figurant sur les casiers, portes, dossiers ou cartes de visite des employés), et du monde médical (noms sibyllins des médicaments, notices de médicaments, obscurs passages extraits de revues scientifiques peu soucieuses de graphisme mais très soucieuses de contenus vérifiés par des pairs, extraits traduits en d'autres langues de semblables articles scientifiques, dont on ne sait plus bien si le sens perdure, entre l'original et sa traduction). L'énumération seule des mondes que ces mots imprimés convoquent dans l'esprit du regardeur suffit à nous ramener aussitôt dans nos lectures en diagonal des informations quotidiennes en temps de coronavirus, d'où n'émerge finalement qu'un brouhaha de voix, qui ne doit être autre que le son babillant de la conscience humaine en sa mondialité.

Honoré d'O, en scrutateur, en artiste toujours, chargé de ses centaines de phrases et mots imprimés, vient à nouveau dans l'église les répandre. Il les glisse, farceur,



dans un ancien registre mural comprenant le nom d'anciens prêtres, à moins que ce ne soit des donateurs de l'église, ou encore des fidèles ayant payé l'église pour s'y voir identifiés, soit tirés de l'anonymat. Plus loin, Honoré d'O les répand en grand nombre sur les bancs d'une chapelle. Comme si quelques fidèles s'étaient réunis discrètement dans un coin pour prier mais aussi et surtout pour se murmurer à voix basse le fond et la surface de leurs pensées, les dernières nouvelles de la pandémie comme du quartier. Car bon sang, il faudra bien qu'un jour on parvienne à ce terme, cette terre promise non pas des dernières mais bien des ultimes nouvelles concernant la maladie. Non pas les nouvelles du jour, mais les toutes dernières nouvelles qui clôtureront ce jour le plus long.

Dans les interstices entre ces trois langues plastiques parlées par Honoré d'O en son exposition (la langue du polystyrène, des traits noirs, et des mots imprimés sur plastique laiteux), il faudrait encore mettre en lumière d'autres idiomes par lui aussi maîtrisés : des madones faites avec des essuies de cuisine, des fleurs de nénuphars avec des masques FFP2...

Et puis, à plusieurs moments du parcours, on tombe aussi sur des bas-reliefs intégrant notamment des photographies montées sous Diasec (ce coûteux procédé d'insertion d'une image pressée contre paroi de plexiglas sous vide d'air), des reproductions au jet d'encre de gravures à la pointe sèche (sorte de bizarres copies d'une œuvre originellement faite à la main, puis mise



à distance par procédé d'impression numérique), voire même carrément des dessins sur papier fait grossièrement à la manière tachiste d'Henri Michaux. Par-dessus tout, il est fait usage de ces techniques pour représenter un motif récurrent : celui de l'oiseau noir mort. Un corbeau, un pigeon, une colombe ? Oiseaux tous liés de prêt ou de loin aux églises... Tout cela est surprenant car ce serait presque un énoncé des tabous de l'image la plus contemporaine, qui répugnerait à plonger à nouveau dans le cambouis du fait main, qui a horreur des sujets expressionnistes du type oiseau mort, et qui laisse le Diasec aux photographes inquiets de donner un corps, et donc une valeur monétaire, à leurs tirages photo représentant on ne sait quel animal sauvage en perdition, ou peuple lointain que l'on contemplerait avec les yeux anachroniques du colon. Pourtant, voilà qu'Honoré d'O se saisit de tout cela avec emphase et amusement. L'objectif semble double. D'abord, faire montre d'une absence d'ostracisme à l'égard de ces techniques ou sujets, qui ne sont que techniques et sujets du monde parmi d'autres, la fin justifiant tout possible moyen. Ensuite, bien sûr, un trait de son manifeste artistique : de la manipulation de la matière et de l'image par tout moyen, même les plus candides, les plus impossibles, surgira la joie. Enfin, et plus humainement encore peut-être : ce serait là une occasion d'aller chercher une certaine Flandre, de la prendre par la main, de faire montre d'empathie à son égard. Après tout, le drapeau flamand est flanqué d'un lion noir, dont on dirait qu'il est aigle émacié. On assisterait à une forme de catharsis du lion-aigle flamand. Passant par sa vivisec-



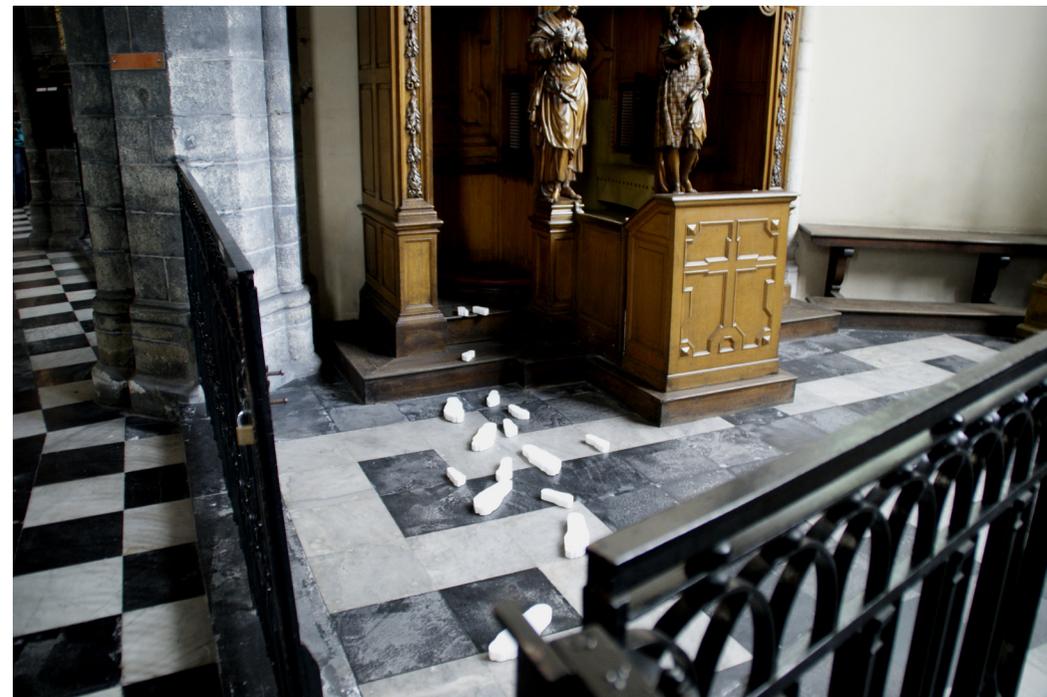
tion, sa reconfiguration, sa malaxation, sa relaxation. Le geste ne serait pas que discrètement politique. Il serait plus encore métaphysique et essentialiste. Car il y a dans l'imaginaire flamand (dont votre serviteur n'est pas exempt) une forte relation à l'expressionnisme. Les siècles d'art passés et récents en sont les témoins : on ne compte plus, de Thierry De Cordier, en passant par Michaël Borremans, les crucifixions. Cette relation particulière au sacrifice, est évidemment teintée de religion catholique, tant qu'elle avait cours, mais cela perdure au-delà du passé comme l'art actuel encore en témoigne. Il se trouve que le thème du sacrifice revient en force durant cette crise du corona : sans doute pour le meilleur, car dans son meilleur versant, le sacrifice ne fait qu'instituer la possibilité de l'existence de l'altérité, la nécessaire (pour le coup) prise de conscience des conditions de vie et de mort d'autrui. Si cette crise devait trouver une issue heureuse (ce n'est pas gagné)... S'il ne devait y avoir que cette unique fin heureuse... S'il ne devait y avoir que celle-là... Ce serait... Ce serait de mettre à niveau les conditions de vie et de mort des peuples de la terre.

Si le propos peut paraître idéaliste, il ne manque pas non plus d'humour. Car, quand on tombe pour la première fois sur ces bizarres compositions à l'oiseau mort, sous Diasec et/ou en gravure à la pointe sèche, on se dit qu'il doit y avoir méprise. Que ce ne peut être là une œuvre de notre artiste contemporain. Honoré d'O qui fut notre représentant à la Biennale... Pas possible... Pas un truc aussi bizarre, d'aussi mauvais goût. Non, ce doit encore être un de ces artistes de troisième zone, local bien sûr,



à qui on a confié la réalisation d'une étape du chemin de croix, si pas en gravure, en céramique ou en une de ces techniques si méprisées par les édiles de l'art contemporain... Eh bien, détrompons-nous, ce sont bien là des œuvres d'Honoré d'O, qui est venu s'acoquiner avec ses collègues expressionnistes flamands de recoins d'églises des 20ème ou 21ème siècle. Parfaitement, mesdames, messieurs. Il est venu se mêler symboliquement à eux, pour faire avec eux de la musique, de l'improvisation jazz. Du coup, il joue leurs airs (l'air du corbeau écrasé, du lion émahié, l'air du sacrifice flamand), mais bien sûr, il y ajoute sa touche, qui est toute en maestria, qui trouble, avec des jeux d'impression, qui bouscule les conventions (voyez seulement ces coûteux Diasecs pliés !). S'il fait ça, c'est pour s'amuser, c'est pour annihiler les critiques toutes faites, et c'est aussi et bien sûr pour faire la catharsis du lion-aigle. Parce que le pauvre animal, il ne faudrait pas qu'il reste émahié au premier degré, plaintif au premier degré, revanchard au premier degré, charognard au premier degré... Mais Honoré d'O fait tout cela évidemment avec tact, dans le brouhaha de la fanfare, sans que personne ne se rende vraiment compte de la décisive inflexion qu'il a donnée à la mélodie générale.

S'il ne fallait dire qu'une chose... Mais à vrai dire, et à présent on aurait du mal à le cacher, il y a plus d'une chose à écrire à propos de cette merveilleuse exposition d'Honoré d'O, virtuose de la forme et du concept trouvé dans la forme, comme la perle est trouvée dans l'huître. Il manipule techniques et iconographies avec une



liberté démente. Avec une agilité folle, il jongle avec les possibilités formelles et conceptuelles, au point de faire de cette exposition non seulement une oasis en temps de traversée du désert, mais en plus un manuel de création pour le futur. Honoré d'O est notre Yves Klein. C'est notre Dalida, c'est notre d'O, Ré, Mi Fa, Sol, La.

